

LE
BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

SOMMAIRE :

I. — <i>Entretiens avec Schopenhauer</i> , traduits de l'allemand par R. B.....	SCHOPENHAUER.
II. — <i>Été</i>	FERNAND GREGH.
III. — <i>Études</i>	MARCEL PROUST.
IV. — <i>L'orgueil</i>	AMÉDÉE ROUQUÈS.
V. — <i>Nocturne de l'Amour et Naissance nuptiale</i> , poèmes de Dante-Gabriel Rossetti	JACQUES BAIGNIÈRES.
VI. — <i>Fragment sur l'Amitié</i>	LÉON BLUM.
VII. — <i>Aurore de Septembre. — Croquis</i>	AMÉDÉE ROUQUÈS.
VIII. — <i>La situation en littérature</i>	ROBERT DREYFUS.

PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

71, Passage Choiseul, 71

1892

1^{re} ANNÉE — N° 4

PRIX : 1 FRANC

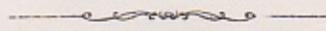
JUIN 1892

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN

LE

BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE



PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

71, Passage Choiseul, 71

—*—
1892

LE BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

M. GRÉGOIRE LE ROY

NOTES LITTÉRAIRES PAR M. LUCIEN DE BUSSCHER

De taille moyenne, bien découplé, un regard vif et profond. La tête ressemble vaguement à celle de Richopin, mais les traits ont plus de finesse. Né en octobre 1863, il a donc à peu près vingt-neuf ans.

Grégoire Le Roy a fait ses études à Gand avec Maurice Maeterlinck et Charles van Lerberghe. Ces trois artistes formaient un trio légendaire, « les trois poètes gantois », que Rodenbach a révélés au public dans un article enthousiaste paru à la *Jeune Belgique*. Ils se réunissaient tantôt chez Le Roy, tantôt chez van Lerberghe dont les « chambres » sont si connues par leur cachet original de tous ceux qui, à Gand, s'occupent d'art, pour se lire leurs œuvres, pour échanger des idées, pour parler littérature.

Ces fréquentes réunions, cette vie en commun pour ainsi dire, a eu sur l'œuvre des trois poètes une influence prépondérante : leur poésie purement sensationnelle, généralement triste, peint des perceptions très

peu complexes. Rien de plus difficile que de caractériser en peu de mots ces œuvres si neuves, si subtiles pourtant, malgré une apparente simplicité, qui n'ont de précédent dans aucune littérature.

Le Roy et Maeterlinck prétendent que c'est Charles van Lerberghe qui, avec ses *Plaireurs* a ouvert la voie à ses amis et fait éclore cette riche floraison que les lettrés et les délicats ne peuvent se lasser d'admirer.

Aujourd'hui les hasards de l'existence ont séparé les trois poètes : Maeterlinck vit à Gand où il vient d'achever un nouveau drame, *Pelléas et Mélisande*, digne en tous points de ses glorieux aînés. Charles van Lerberghe et Grégoire Le Roy habitent Bruxelles, ce qui ne les empêche point de conserver de très suivies relations avec leur confrère exilé dans sa ville de province.

Parmi les poètes contemporains, Grégoire Le Roy admire surtout Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Francis Viellé-Griffin, Henri de Régnier : il regarde ce dernier écrivain comme l'un des premiers poètes de notre siècle.

Grégoire le Roy est l'auteur de deux volumes de poésie : *la Chanson d'un Soir* (1887), à Gand, chez Louis van Melle, tirage unique à vingt exemplaires hors commerce; et *Mon Cœur pleure d'Autrefois* (1889), à Paris, chez Léon Vanier, tiré à deux cents exemplaires. Remarquons en passant que cette dernière œuvre ornée d'un dessin superbe de Fernand Khnopff, est une véritable merveille typographique. Il a produit aussi quelques œuvres en langue flamande, parue dans la revue *De Zingende Vogels* (les Oiseaux chanteurs) de Pol de Mont, et s'est essayé non sans succès à la peinture et à la musique.

Grégoire Le Roy a composé, *en causant*, dans ses veilles avec Charles van Lerberghe les fameux *Contes d'après Minuit*. Quelques amis fidèles, à qui les auteurs ont raconté ces histoires, les ont suppliés de les écrire. Les deux poètes reculent devant cette entreprise : ils trouvent presque impossible de rédiger d'une façon adéquate ces récits d'une essence si spéciale, à la fois ironiques et profonds, qui tiennent le milieu, pour le caractère, entre les fabliaux et l'œuvre de Rabelais.

Le vers de M. Le Roy peint avec une exactitude et une fidélité d'expression étonnantes des perceptions presque toujours simples et enfantines. Il y a là une originalité, un relief, une richesse d'images et une intensité de coloris incroyables. Qu'on en juge par les extraits qui suivent, et que le poète a bien voulu nous permettre de détacher de son œuvre.

LA CHANSON D'UN SOIR

(EXTRAITS)

VOIX LOINTAINES

Parfois je les écoute encore dans mon âme
Murmurer doucement des paroles d'amour,
Ces voix, ces douces voix, toutes ces voix de femme
Que j'entendis un jour.

Mais elles sont si loin! Et si douces, si douces,
Qu'on dirait de jets d'eau pleurant dans le passé,
Ou d'un velours soyeux par de soyeuses mousses
Lentement caressé.

Ce n'est plus maintenant cette liqueur exquise
Que mon âme buvait sur leurs lèvres en feu,
Mais le parfum qui fume encore dans l'église
Déserte peu à peu.

Elles ont l'éthéré de ces valse lointaines
Qu'on berce vers le soir dans le parc d'un château,
Et l'immatériel de ces amours sereines
Qui meurent dans Watteau.

Enfin, l'une après l'autre, elles s'en vont de l'âme
Comme un reflet de jour, le soir, va du satin,
Et l'on ne se souvient plus de ces voix de femme
Mortes dans le lointain.

II

ROUET DE VIE

Mon âme tourne sans amour
Le rouet de l'an solitaire ;
La nuit efface chaque jour
Sans que je regarde la terre.

Mes yeux sont à jamais posés
Sur les mensonges dont j'abreuve
Ma soif des idéals baisers,
Et de mon cœur ma vie est veuve.

Ma vie est veuve d'ici bas ;
Elle est veuve et triste sans doute ?
Je ne sais, n'ayant même pas
Remarqué son deuil sur ma route.

Mais je la pressens sans la voir :
Ce doit être une fille sombre,
Aimant l'automne dans le soir,
N'errant qu'aux étoiles, dans l'ombre.

Car n'est-ce pas le soir douteux
Que se cueille, dans les pelouses,
Le regard des mensonges bleus
Éclos au seuil des nuits jalouses ?

J'aime tout ce qui va finir,
Ce qui défaille et ce qui tombe,
Et j'entends, dans le soir, s'unir,
S'unir des ailes de colombe.

J'aime les chambres de mon cœur,
Où filèrent des mains étrangères ;
Là, dans un très ancien bonheur,
J'ai vu, je crois, mourir des anges.

Mon âme tourne avec amour
Le rouet des pâles mensonges,
La nuit s'efface dans le jour
Sans me réveiller de mes songes.

III

REFRAIN DOLENT

Mon cœur est gai, mon cœur est triste ;
Il veut aimer et ne veut pas ;
Car il est las, il est très las...
Mais doucement l'amour insiste.

Il insiste et me parle bas
Des mots rêvés et puis des choses
Vraiment si lasses et si roses
Qu'il veut quand même... et ne veut pas.

Et puis l'hiver ! Et dans la rue,
Reproche amer d'être dehors,
La bonne gaité des décors
Dans la claire chambre apparue !

Comment déenlasser son cœur
Frileux d'une chaude caresse !
Et puis je n'ai que la paresse
De cet amour qui me fait peur.

Mon cœur est gai, mon cœur est triste ;
Il veut aimer et ne veut pas ;
Car il est las, il est très las...
Mais quand même l'amour persiste.

IV

NOELS ÉTEINTS

C'est l'heure de mon cœur, et le soir sur le monde
Joint ses mains de sommeil, ses ténébreuses mains ;
C'est l'heure doucement où se rêve la ronde
Des vieilles de légende et des mystiques nains.

Entendez-vous là-bas, là-bas dans ma pensée,
Les afeules conter de fabuleux récits ?
Comme un silence d'aile et de branche froissée
Le passage muet sur l'ombre des esprits ?

Je vois, dans les maisons anciennes de mon âme
La veille des petits devant le feu ronflant;
Ils entendent de rêve une très vieille femme
Et le vent qui dans l'ombre erre rythmique et lent.

Ce sont de très vieux soirs dans de vieilles chaumières,
Ce sont de vieux hivers qui neigent au-dehors...
Alors dans la douceur tremblante des lumières,
Doucement, doucement, ô mon cœur, tu t'endors...

La vieille parle au loin et l'histoire s'achève
Au loin dans un manoir, comme une fin de jour,
Tandis que dans un coin, très vague, un rouet rêve,
Comme un cœur de princesse exilé de l'amour.

O douceur, ô langueur! Ce souvenir de choses
Qui ne furent jamais pour nous qu'un souvenir!
O jours si peu vécus, si plaintifs et si roses!
Et morts! si douces morts qu'on en voudrait mourir!

Jadis, dans notre enfance, un prince, une princesse
Que nous pleurons parfois, et combien rappelé
D'amour et de regret! quelqu'un de la tristesse,
Quelqu'un de bien aimé! quelqu'un s'en est allé!

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

(EXTRAITS)

I

HALLALI!

Hallali! Hallali! Je suis le cor qui pleure,
Attristant l'horizon du soir;
Qui se lamente et peine l'heure
D'inconsolable désespoir...

Hallali! Hallali! Mon âme sur la tour
Corne solitude et détresse;
Oh! que me vienne un peu d'amour,
Pour ensevelir ma tristesse...

Hallali! Hallali! Les blanches châtelaines
Ont quitté le triste manoir;
Hallali! Holà! vers les plaines
Mon cor pleureur, et vers le soir...

Hallali! Je suis seul dans les soirs de mes jours;
Pleurez mon pauvre cor sonore!
Holà! Quelqu'un des alentours,
Oyez mon cor qui vous implore...

Hallali! Hallali! Oyez le cor qui pleure,
Attristant l'horizon du soir;
Qui se lamente et peine l'heure,
Qui peine l'heure vers le soir.

II

LA CHEVAUCHÉE

A l'horizon des grises plaines
De mes pensers et de mes peines,
Là-bas, vers ce morne lointain
De lune sur des brumes pâles,
Oh! ce galop triste et sans fin!
Ce galop de blanches cavales!

Et mes princesses nuptiales,
Déjà lointaines, vespérales,
Les belles au bois de mon âme,
Ces inoubliables d'amour,
Vers qui mon cœur se plaint et brame
Pour un inutile retour;
Celles de là, mes Walkyries,
Toujours plus pâles et plus pâles,
Chevauchent, au loin des prairies,
Le galop des blanches cavales.

III

VISION

Dans la misère de mon cœur,
Dans ma solitude et ma peine,
Dans l'immémoriale plaine
De mon passé tout en douceur,
Sous un peu de lune d'amour,
Par une pâle fin du jour,
Trois blanches filles taciturnes,
Plus ténébreuses, plus nocturnes
Que la polaire et vaine plaine,
Trois blanches filles ont passé
Sous un peu de lune d'amour...

Et c'est cela tout mon passé.

IV

LE PASSÉ QUI FILE

La vieille file et son rouet
Parle de vieilles, vieilles choses ;
La vieille a les paupières closes
Et croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blanche,
La vieille file lentement,
Et, pour mieux l'écouter, se penche
Sur le rouet bavard qui ment.

Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond.
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue.

Le chanvre qu'elle file est blond,
Elle le voit et se voit blonde;
La vieille tourne, tourne en rond,
Et la vieille danse la ronde.

Le rouet tourne doucement,
Et le chanvre file de même;
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime.

Le rouet tourne un dernier tour,
Les mains s'arrêtent, désolées,
Car les souvenirs d'amour
Avec le chanvre étaient filés.

V

RONDE DE VIEILLES

Petites vieilles, mes pensées,
Il neige, il tombe du lointain,
Un peu de mort et d'incertain
Sur toutes les choses passées.

En moi pourquoi cette froidure,
Et ce calme et ces longs hivers,
Et ces lugubres ciels couverts,
Et cet hiver qui dure et dure?

Petites vieilles inutiles,
Faites du feu de vos passés,
Et de tous ces roseaux cassés
Et de tous ces rêves stériles.

Les souvenirs de toutes sortes,
Brûlez-les comme du sarment,
Et chauffez-vous très longuement
Au petit feu des branches mortes.

Parlez-vous bien dans vos souffrances,
De ces bons jours de l'autrefois,
Évidez encor de vos doigts,
Les fuscaux bleus des souvenirs.

Et quand la nuit, la nuit pleureuse,
Dans la chaumière se fera,
L'une de vous rallumera,
Comme une lampe un peu fumeuse.

— Oh! pourquoi faut-il que je pleure
De n'en avoir oublié rien? —
La souvenance, la meilleure,
De Celle que vous savez bien.

GRÉGOIRE LE ROY



PETIT CONTE MÉTAPHYSIQUE



Adam et Ève franchissaient le seuil de l'Éden, et se retournaient pour contempler une dernière fois le jardin du Vrai, du Bien et du Beau, quand l'Ange de la Porte leur dit avec une ironie cruelle : « Voilà ce que c'est que d'avoir désobéi à l'Être ! »

Et en même temps il faisait flamboyer son glaive.

Ève baissa la tête ; mais Adam, se sentant plus noble d'être malheureux, se redressa, et, montant sur une borne qui se trouvait là, fit la première dissertation de métaphysique.

Il commença par injurier son adversaire. « Ange de la Porte, lui dit-il, tu peux me railler à ton aise : je te méprise. Sans doute, tu es heureux, et je ne suis qu'un pauvre hère ; et, pendant que je grelotte sous la mince peau de bête que l'Éternel m'a donnée avec son congé, tu t'épanouis au soleil de l'Être... Mais tu n'es qu'un valet : tu reçois ton bonheur sans le faire toi même ; j'aime mieux ma douloureuse liberté. »

Le Chérubin haussa les épaules. « Oh, dit Adam, tu peux me narquer : — tu n'existes pas. »

L'autre, trouvant Adam original, se mit à rire. Adam reprit : « Non, tu n'existes pas, non plus que l'Éden dont tu te prétends le gardien, non plus que... »

Ève, qui s'était assise, encore toute brisée des émotions de la journée, l'interrompit : « Plût à Dieu, dit-elle, que l'Éden n'existât pas ! Je n'aurais pas à regretter ma faute. — Mon amie, repartit Adam, Dieu aurait de la peine à exaucer votre prière. Car, lui non plus, il n'est pas. Il n'est pas parce que je suis, et le peu de réalité qu'il possède, il me la doit. »

Adam était facilement obscur, bien qu'il n'en fût qu'à son premier essai de Théodicée.

Comptant sur ses doigts, il reprit : « De deux choses l'une : ou Dieu est bon, ou Dieu est méchant. S'il est bon, il n'a pas pu créer le Mal ; s'il est méchant, il n'est pas Dieu. — Ne blasphémez pas l'Éternel, lui dit Ève. La religion est la seule consolation qui nous reste : ne nous l'enlevez pas. »

Mais Adam ne l'écoutait point. Les yeux étincelants des premiers feux de la Métaphysique, il fit ce discours, que son importance nous excusera de citer tout au long :

DISCOURS SUR LE PROBLÈME DU MAL DANS SES RAPPORTS AVEC DIEU,
LA LIBERTÉ, L'IDÉAL, LE BONHEUR, ETC., ETC.

« Dieu n'est pas, parce que je suis.

J'appelle Dieu un être qui serait l'Être, c'est-à-dire l'absolu Bien réalisé.

Pour moi, que suis-je? Je suis imparfait, je souffre.

Donc si Dieu est, il a créé en moi le Mal.

Mais comment concevoir que Dieu ait créé le Mal ?

Dirai-je qu'il y était forcé par une nécessité supérieure à sa volonté ? Mais alors il n'était pas le maître chez lui, il n'était pas absolu, il n'était pas Dieu.

Dirai-je qu'il a créé non pas le mal, mais des volontés libres capables de mauvaises mais aussi de bonnes actions, et qui, en faisant mal librement, ont, par leur faute, créé le Mal ? C'est ce que l'Ange de la Porte semblait insinuer, en nous reprochant notre désobéissance. En ce cas, ce ne serait pas à Dieu qu'il faudrait imputer mon malheur, mais à ma méchanceté. — Mais pourquoi Dieu aurait-il créé des volontés libres ? Pour qu'elles fissent le bien ? Mais le bien était tout fait puisqu'il était lui-même le Bien réalisé ! Il eût été vraiment fou de s'exposer à créer, même indirectement, le mal. Il eût mieux fait de laisser ce peu de bien dans la paix des possibilités irréelles ; cela eût mieux valu pour moi, et pour lui-même ; car cela lui eût évité la belle colère où il s'est mis tout-à-l'heure.

Peut-être l'Ange insistera : Dieu sans doute était le Bien réalisé ; mais, en créant l'homme, il a voulu créer un être capable de devenir

Dieu lui-même en faisant le bien, pour aimer cet autre Dieu, pour se perfectionner par l'amour. — Mais, encore une fois, quelle mouche le piquait ? Pourquoi créer un autre Dieu ? pour se perfectionner ? Mais il n'était pas absolument parfait ? Alors il n'était pas Dieu.

Dirai-je enfin qu'il a créé le Mal sans raison, et qu'il prend un malin plaisir à me voir souffrir ? — Mais alors il est méchant, donc imparfait. Un Dieu imparfait est un cercle carré.

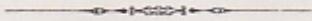
De toutes façons, il m'est impossible de concevoir que Dieu ait pu créer le Mal. De lui ou du Mal, il faut que l'un des deux n'existe pas. Et comme je ne puis douter que le Mal existe, puisque je le sens en moi, qui suis malheureux, — c'est Dieu qui sautera. Dieu n'est pas.

Mais si j'en parle, c'est que j'en ai l'idée. Dieu est, dans mon esprit. Il est l'Idéal, que ma mission dans ce monde est de réaliser. Il n'est pas, mais il devient. Il se fait lentement par les bonnes actions de cette volonté libre dont l'Ange parle bien étourdiment, car il serait assez embarrassé d'en concilier l'existence avec celle de son maître, si son maître existait. L'Absolu, c'est l'Idéal. L'Éternel, l'Éden, l'Ange de la Porte, tout cela n'existe que dans ma pensée. Ce qui est réellement, c'est moi seul, qui suis malheureux, mais libre. Le Paradis, c'est moi qui le fais germer peu à peu du sein de cette terre si aride. C'est pourquoi, ajouta-t-il en se tournant vers l'Éden, beau jardin que je crois voir s'étendre devant moi, mais qui n'es qu'en moi, je ne te dis pas : Adieu, mais : Au Revoir ! »

Adam descendit de sa borne. Ève, effrayée des horreurs qu'elle venait d'entendre, s'était mise à genoux pour prier Dieu de pardonner à Adam, et pleurait sa faute en pensant qu'il allait falloir tous les jours peiner pour vivre.

Mais Adam avait à jamais détourné les yeux de l'illusoire Paradis, et déjà fouillait la terre, cherchant les racines pour le repas du soir.

FERNAND DANIEL.



SOIR

Allons voir s'assombrir sur le lac immobile
Le soleil naufragé dans les pourpres des cieux.
Ne crains plus; sa splendeur t'offensait, cœur débile,
Mais déjà la nature à consoler habile
Te berce dans les bras du soir silencieux.

Nous avons bien souffert de la joie égoïste
Qui rayonnait au front de l'implacable azur,
O cœur dépaycé si l'horizon n'est triste! —
Tu pouvais mépriser tout cet orgueil impur :
N'as-tu pas dans le Soir un vengeur toujours sûr?

Le Soir va te guérir de ses flèches propices
En blessant de langueur tout ce qui t'insultait;
Les cieux, méchants naguère, à présent tes complices,
Vont t'aider à goûter tes plus chères délices :
Parler libre à ton deuil dans l'ombre qui se tait.

Viens! cueillons le plaisir ennobli de souffrance,
Fleur double que le soir ambigu vient ouvrir,
Non pas la volupté sombre de la vengeance,
Non pas de pardonner, secrète indifférence,
Mais de souffrir avec ce qui t'a fait souffrir.

Raffiné de tristesse aux larmes trop habile,
Pleurons, mon cœur, au bord des flots silencieux,
Le soleil qui s'enfuit dans le lac immobile,
Entrainant sur ses pas, comme un voile inutile,
L'azur qui nous cachait les véritables cieux.

FERNAND GREGH



PHOLOÉ



A Marcel Proust

L'automne a-t-il passé dans la vigne mûrie
Offrant au doux soleil les raisins empourprés ?
En des jeux triomphants le bocage s'écrie,
L'Été rêve, effeuillant des mauves dans les prés.

Tandis que nous allions à la berge du fleuve
Assembler des roseaux pour un chant merveilleux,
Je t'ai vue, égrenant la fraîche grappe neuve,
L'espoir de la vendange a souri dans tes yeux.

Tu te plais à la folle ivresse de septembre !
Quand la cuve déborde en flots de sang et d'ambre,
Tu viendras y rougir en dansant ton pied nu.

Et moi j'attendrai seul, ô vierge, sous l'ombrage,
Que ma chanson t'amène en cet antre sauvage,
Pour suspendre à ta lèvre un baiser inconnu.

LOUIS DE LA SALLE

MÉDITATION SUR LE SUICIDE D'UN DE MES AMIS

« Ces âmes délicates étaient
sans doute mal informées. »

Pauvre Maxime ! S'il existe un Dieu qui juge et qui condamne quelquefois, puisse-t-il être indulgent à ta petite âme enfantine. Peut-être as-tu rendu malheureux ceux qui t'aimaient. Mais ils t'avaient bien mal montré leur amour ; et tu avais le droit de t'y méprendre. Ce qui m'étonne, c'est que tu avais dix-huit ans, et qu'à cet âge un peu tendre on se tue plutôt par passion que par ennui et par lassitude. Or, il ne m'a jamais paru que tu fusses passionné. Je te savais léger, gamin, étourdi, vicieux, charmant d'ailleurs et gracieux à travers ces défauts de ton âge : mais, par dessus tout, précocement intelligent et expérimenté ; tu avais une âme délicate, mais on ne pouvait pas dire que tu fusses mal informé. C'est pourquoi ta mort prématurée étonnera les psychologues. Tu n'avais pas la naïveté par laquelle on se tue souvent à ton âge. Tu devais prévoir l'ennui et les difficultés de la vie ; tu n'étais plus assez jeune pour t'en étonner, mais tu étais trop jeune, en vérité, pour les juger irrémédiables.

Cher petit Maxime ! On m'a donné de plus amples détails et raconté de longues histoires. Mais je ne suis pas certain qu'elles soient authentiques. De toute manière, il me serait pénible d'en parler : l'aventure est un peu banale ; elle amoindrirait ta gloire. Est-il vrai que tu te sois tué simplement parce que tu avais des dettes que tes parents ne voulaient plus payer, et que l'argent te manquait pour rétribuer des filles ? O cher petit, avais-tu trouvé dans leur bras l'amour, l'entier amour de l'âme, ou même l'amour des sens et la jouissance physique ? — Mais si tu étais capable de sentiments ou de sensations si rares, pourquoi quitter la vie ? Tu étais privilégié ; on t'eût compté parmi le nombre des bienheureux. Nous qui cherchons la passion sans la trouver, et à qui l'extase même des sens est inconnue, nous t'eussions suivis d'un œil d'envie ; —

et pourtant nous ne songeons pas à quitter cette terre, nous qui n'avons pu jouir encore du trésor que tu gaspillais à pleine main... Si tu aimais les petites rousses mal teintes et maquillées sans harmonie qui paraissent t'avoir conduit à la mort, il fallait donc te persuader, cher enfant, que tu étais au nombre des élus et marqué au front par les puissances célestes. Il fallait accepter tous les ennuis, tous les embarras passagers, et les dettes et les rebuffades, et te consoler avec l'orgueil d'être le dernier des Werthers — et sans doute le premier...

Mais j'ai peine à croire, mon cher Maxime, que tu aies été véritablement amoureux. Je te connais, tu vivais uniquement en vue du plaisir; tu étais habile à calculer les jouissances et à les mettre en équilibre. Aussi ne puis-je admettre que tu aies commis cette grossière faute d'arithmétique. Cela est vraiment par trop éloigné de ton caractère. Tu te serais conservé à nous. Non, vraiment tu n'aimais pas ces filles et même tu ne jouissais pas d'elles. Tu les fréquentais par entraînement et t'endettais pour elles par indifférence. — Mais alors, pourquoi mourir? Les ennuis, les difficultés d'argent te touchaient donc? Inaccessible au plaisir, devenais-tu si facile à la souffrance? Ta sensibilité était-elle si malheureusement conformée, qu'émoussée aux impressions agréables, elles s'aiguilât pour les impressions pénibles? Si vraiment ton malheur était si profond, certes je te loue hautement, ami perdu, de t'être dérobé à l'existence.

Mais, je ne sais pourquoi, c'est autre chose que j'imagine. Il est probable que toutes ces choses t'étaient également indifférentes, et qu'elles glissaient sur toi pêle-mêle, sans jamais pénétrer, t'effleurant à peine, comme des gouttes de pluie le long du toit. Tu jouissais avec plénitude de notre impuissance à jouir. — Et c'est peut-être cela seulement qui t'offensait : tu te disais dans les bras de ta maîtresse : « Combien je devrais être heureux ! » Et tu t'irritais de ne pas l'être. Parmi les visites aux usuriers, les emprunts pénibles aux amis, les billets renouvelés, tu gardais contre toi-même cette rancune de n'être pas ému de tes ennuis. — ...Ah! pauvre ami! à ton âge déjà l'impossibilité de t'émouvoir, l'indifférence perpétuelle, les sens atrophiés et la sensibilité morte!... Nous sommes aussi malheureux que toi, cher enfant; mais, comme rien ne peut nous tenter, le Néant, la Mort et le Repos éternel ne nous tentent pas plus que le reste. Et c'est pourquoi nous ne songeons pas au suicide. Mais c'est peut-être la culture intellectuelle qui te manquait.

HENRY CHALGRAIN

(POÉSIES POSTHUMES)

Nos lecteurs se souviennent peut-être d'une petite pièce de vers que nous avons publiée dans le second numéro du *Banquet*, intitulée *Province* et signée Henry Chalgrain. Ce nom est celui d'un jeune poète que bien peu ont connu dans sa courte vie, car il avait l'âme un peu farouche, pleine d'une douloureuse défiance qui, dans ses vers, se changeait en cette ironie légère et tendre dont cette petite pièce était empreinte.

Voici deux nouvelles poésies d'Henry Chalgrain, trouvées dans ses papiers, la première entièrement achevée, la seconde pas tout à fait, mais d'une forme un peu incohérente, où les imperfections techniques se sentent moins. Nous n'avons pas voulu y changer un vers ou un mot pour la rendre plus régulière ; car nous eussions risqué de lui enlever la négligence pleine de tristesse qui en fait la saveur.

BANLIEUE

Dans le petit jardin aux fleurs banales
Où s'épanouit un rêve bourgeois
Où les rocailles ont un air narquois
Tant elles se sentent « originales, »

Monsieur Paturel, à coups d'arrosoir
Lutte contre de chétives pensées,
(Non pas tant que les siennes, de pensées!)
— Heureusement descend le triste soir

Qui va blesser de langueur toutes choses,
Et vêtir de tendresse le jardin,
Et faire rentrer l'arroseur badin
Qui versait sa sottise aux pauvres roses.

Alors, tout redeviendra naturel,
Et les fleurs fleuriront pour elles-mêmes,
Sans subir les admiratifs blasphèmes
Que leur prodiguait Monsieur Paturel

Au dessert, Monsieur, converti lui-même,
Lutinera madame Paturel,
Et lui dira : Florina, je vous aime...
Alors tout redeviendra naturel.

HENRY CHALGRAIN

AMOURS DÉFUNTES

Te rappelles-tu le petit roman
Que nous avons jadis vécu si tendrement?
Te rappelles-tu, petite débauchée,
L'aventure d'amour en province ébauchée?
Te rappelles-tu,
Facile vertu,
Nos billets et nos lettres provinciales
Qui n'avaient rien de celles de Pascal
Et tes : « Henry! ce que nous faisons est bien mal! »

Et nos deux lyres sentimentales
Se montant peu à peu au ton
Du voluptueux psaltérion
D'Anacréon !
Nous nous amusâmes
A fondre nos âmes,
Et ce fut très bon.
— Hélas ! lorsque je t'ai revue,
Petite provinciale égarée à Paris,
Lorsque, parmi le fracas de la rue,
Nous cherchâmes à rappeler en nos esprits
L'amour disparue
Au tournant du souvenir,
Comme une jupe entrevue
Qui s'enfuit au coin de l'avenue,
— Nous n'y pûmes réussir.
Tu n'avais plus ce petit air pudique
De pensionnaire en rupture de couvent
Qui donnait un charme si piquant
A ton ardeur rien moins que platonique.
Il te manquait, portrait échappé de ton cadre,
Tout ce qui revêtait nos amours de candeur,
Que sais-je ? le salon plein d'une douce odeur
Meublé (jadis !) avec une élégance ladre,
Les robes à l'avant-dernière mode
Fleurant bon la lavande de ta commode,
Et ta prestesse d'écureuil,
Et tes chapeaux de vierge abritant tes coups d'œil,
Et ce petit air sournois,
En me donnant le bout de tes doigts,
Alors que deux minutes après
Tu m'ouvrais
Tout grands les deux bras,
Ton cœur et le reste !
Paris avait changé la courbe de tes gestes ;
Tu me tendis la main et tu me regardas
Avec cet air franc
Si indifférent

Qu'ont les petites vierges d'ici...
Aussi,
Après avoir vainement essayé
De ranimer, le soir, à petits coups de pied
Sous la table,
Le corps défunt de notre amour si lamentable,
Nous y renoncâmes tout à fait
Avec un ensemble parfait.
Paris aura tué nos amours de province.
Leur vie était trop légère et trop mince
Pour résister à l'air des boulevards...
Ramassons-en les souvenirs épars
Et faisons-leur au dedans de nous-mêmes
Une tombe secrète avec des chrysanthèmes
Et quelques fleurs de cyclamen...
Amen!

HENRY CHALGRAIN



PESSIMISME



.....

Les jours prévus par le désespoir prophétique des modernes pessimistes étaient révolus, si lointains de nous qu'ils nous apparaîtraient comme sur les confins du temps illimité. L'homme vivait toujours, maître absolu de la planète d'où il avait chassé toute vie étrangère à l'humanité; mais devant ce monde dont il avait plié les lois à ses désirs, qui n'avait plus de lois que ses caprices, l'homme n'avait plus ni caprices ni désirs. La volonté était morte en lui. Ce désespoir qui est aujourd'hui le douloureux privilège de quelques hommes clairvoyants, s'était étendu à la foule. Dans les grandes villes, à l'heure équivoque où les hommes, après leur tâche remplie, courent aux plaisirs avec une rumeur sauvagement joyeuse, on ne voyait que gens hâtant le pas pour aller avidement se plonger dans les oublis officiels que leur distribuait l'État, savantes morphines dont une seule goutte les ravissait à la vie pour une nuit entière, opiums quintessenciés qui couchaient en quelques minutes tout un peuple dans l'inconscience et le rêve. C'en était fait. Toute raison de vivre s'était d'elle-même brisée au choc de la vie, et l'absurdité avait été découverte du désir toujours renaissant qui fait battre nos cœurs pour un bonheur jamais atteint. Et les hommes aspiraient de toutes leurs forces à la mort. — Pourquoi ne se la donnaient-ils pas? Pourquoi ne se plongeaient-ils pas dans le néant d'un coup, par un suicide universel? Peut-être notre ardeur à vivre, transmise jusqu'en leurs veines par toutes les gouttes de sang que nous leur avons léguées, maintenait-elle debout, malgré eux, leurs corps à jamais las. Peut-être

aussi, cette même torpeur de la volonté qui les inclinait si fort au néant, les empêchait-elle d'y rentrer d'eux-mêmes tout d'un coup. Il leur eût fallu décréter le suicide cosmique; mais c'était un trop grand effort pour leurs âmes épuisées. Et l'humanité persévérerait dans sa vie par ce même engourdissement de la vie qui la penchait sur la mort.

Mais un jour le monde eut un sursaut de vigueur, et enfanta quelques hommes en qui revivait, plus forte qu'en leurs frères, l'énergie des anciennes races, et qui décidèrent la mort universelle. Ils se mirent résolument à leur œuvre de destruction. Leur tâche était aisée. Leurs rêves les plus monstrueux étaient aussitôt réalisés par la science. Ce fut une tuerie rapide et silencieuse. Ils s'étaient donné une année pour nettoyer la terre de tous les désespérés qui s'y traînaient. Leur dernier meurtre accompli, ils devaient jeter un suprême regard sur le globe à jamais net et propre, puis se tuer, contents de leur œuvre.

Ils avaient d'abord accompli leur besogne avec une énergique indifférence, comme des guillotines conscientes. Mais le dégoût de tant de sang versé pour une contradiction les avait saisis peu à peu, et ils s'étaient pris parfois à lever les yeux au ciel pour y chercher et accuser de tous ces crimes nécessaires celui qu'ils étaient pourtant certains de n'y point voir. Mais quand ils rabaisaient leurs regards sur l'humanité douloureuse, ils se remettaient à l'ouvrage avec un acharnement presque joyeux, certains que leur œuvre était bon. Et sous les savantes machines à tuer, les peuples recommençaient à mourir sans un cri. Quelle volupté de tuer ainsi le mal! Quelle joie immense de s'évader de la douleur dans le néant, comme l'enfant qu'effraient les ténèbres de sa chambre et qui les fuit dans les fraîches ténèbres de ses draps! Avec quelle impatience ils attendaient le jour, bientôt proche, où eux-mêmes se coucheraient côte à côte dans la mort! Sous le ciel luisant comme l'airain, la terre allait rouler désormais inerte et silencieuse sans rien qui rappelât l'homme que çà et là quelques cités mortes aux pierres croulantes, bientôt retombées elles-mêmes au néant de la poussière.

Le jour suprême se levait.

Un troupeau morne encore endormi dans une vaste plaine qu'ensenglantait l'aurore du dernier soleil, voilà ce qui restait de l'humanité, lentement resserrée autour de ses meurtriers comme une troupe d'enfants craintifs autour de leur mère. Un dernier effort pour anéantir cete foule inerte qui sans eux n'aurait pas eu le courage de mettre fin à sa misère,

et c'en serait fait à jamais de l'éternelle douleur ! Le suprême massacre commença.

Les derniers hommes tombèrent les uns après les autres sans une plainte ; des femmes portant de petits enfants étonnés s'offraient d'elles-mêmes à la mort, sous le soleil enflammé qui montait dans le ciel bleu. Debout au milieu des derniers survivants qui se couchaient la face contre terre pour mourir sans penser, ils frappaient avec une horreur joyeuse. Au néant les derniers misérables ! Au néant ces hommes qui croisent leurs bras vigoureux sur leur poitrine pour leur ôter toute tentation de lutter ! Au néant ces enfants, derniers dépositaires, de la souffrance humaine, dont les larmes du moins auront été brèves ! L'heure allait sonner où périrait le mal avec la vie.

Du milieu des morts étendus, rompant de son maigre corps dressé l'immobilité du champ funèbre où l'humanité dormait sous l'accablant soleil, le dernier survivant était debout. C'était une femme qui, au lieu de se coucher comme les autres pour attendre le coup mortel, cherchait à fuir, les deux mains croisées sur sa misérable poitrine, les yeux agrandis. Le soleil tombait droit des cieux calmes ; un peu d'ombre ceignait à peine les corps immobiles sur le sable éclatant. Tous les râles s'étaient rapidement éteints ; les cieux brûlaient en silence. L'un des hommes alors marcha sur elle. Il allait la tuer quand ses yeux rencontrèrent un regard inconnu, qui suppliait. Elle ne pouvait parler, c'était une misérable folle qui avait échappé — par quel miracle ? — à la mort immédiate dont la société frappait en ce temps-là ses semblables et que la mort semblait avoir voulu épargner encore une fois ; mais elle s'était dressée, les mains étendues pour prier, la bouche ouverte par l'horreur, et dans le fond des yeux l'ardeur d'un désir qui depuis longtemps n'avait rayonné dans nuls regards, — le désir aveugle de la vie. Elle était, elle voulait encore être.

L'homme arrêta son bras, prêt à frapper. Quel voile soudain se déchirait ! Si ces yeux stupides et doux jusque dans leur effroi disaient vrai ? Si la vie *devait* être ?

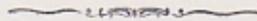
Ses compagnons étaient accourus. Ils virent les uns les autres briller une flamme nouvelle en leurs yeux. Ils étaient las de tuer, et leur lassitude, sous la prière muette de ces yeux de femme, se fondait soudain en attendrissement. Toute la joie même qu'ils avaient eue de tuer le mal se tournait en confiance dans la vie, en désir de vivre. Qui sait ? Peut-être

s'étaient-ils trompés? Peut-être en se rattachant à la vie au moment de lâcher les mains sur l'abîme du néant, pourraient-ils la trouver bonne? Peut-être qu'en tentant d'autre part l'assaut du bonheur.... Alors, sous les cieux qui semblaient porter en leur cœur brûlant une vie, une joie éternelles, ces hommes tour à tour firent tressaillir dans cette pauvre femme l'humanité future.

Le monde, de nouveau, s'était mis à la recherche du bonheur. Par delà les cieux infinis, l'Éternel se mit à sourire. Était-ce de contentement ou de pitié? Il ne le savait pas lui-même.

Ce soir-là, le philosophe pessimiste J. Conrad Spitzel (*illustrissimus vir Spitzelius*) avait eu la tête lourde, ce qui avait encore assombri sa conception de l'Univers. S'étant endormi dans son vieux fauteuil, il avait fait ce rêve.

F. MISER.



VARIA

M. Auguste Ehrhard vient de publier un fort bon livre sur *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain*. Du théâtre contemporain, pas un mot d'ailleurs; mais c'est tant mieux, car ce gros volume est tout entier consacré à l'étude d'Ibsen. Non que M. Ehrhard ait grand'chose à dire d'original et d'important sur l'auteur de la *Dame de la mer*. Son livre est un peu superficiel, plutôt bien fait que bien médité. Mais c'est le premier qu'on ait écrit en France sur l'ensemble des œuvres d'Ibsen, et même après d'autres qui dégageront mieux les idées d'Ibsen, celui-ci restera utile à consulter. C'est en effet l'histoire fidèle d'Ibsen et de son œuvre. Après quelques considérations géographiques sur la Norvège et sur la littérature que son climat *devait* enfanter (suivant la méthode de M. Taine, qui consiste à prédire que tel fait devait se produire après qu'il s'est produit), M. Ehrhard prend chaque œuvre d'Ibsen en elle-même et donne « le compte-rendu détaillé de la pièce. » Il le donne en un style clair et rapide, et chaque drame vit assez dans ce résumé. Mais c'est Ibsen lui-même qui ne vit pas beaucoup dans cette suite d'études fragmentaires. Le livre de M. Ehrhard ne montre pas assez le développement de cette pensée personnelle et libre qui a eu le culte de la liberté et de la personnalité.

F. G.

PETITE REVUE DES REVUES :

Dans la *Revue Blanche*, M. Jean de Néthy, après une courte mais fidèle biographie de Nietzsche, résume très nettement les principales idées que le fameux philosophe a exposées dans *Zarathustra*, identiques d'ailleurs à celles que les deux fragments d'*Au-delà du Bien et du Mal* (§§ 62 et 260) publiés dans le numéro 2 du *Banquet*, ont fait connaître à nos lecteurs. A la suite de son article, M. Jean de Néthy a traduit un poème d'Ola Hansson, disciple de Nietzsche, qui revêt de métaphores les idées du maître. — A signaler encore, de fort amusantes *Notes dramatiques* de M. Pierre Veber, qui a un esprit tout à fait spécial et drôle, comme un Willy moins comique et plus ironique, et la *Chronique littéraire* où M. Mühlfeld critique, bouscule ses confrères, MM. Brunetière et Doumic, avec l'autorité que lui donne son style précis et dur, — et conseille aux dames de lire la *Princesse de Clèves* plutôt que les *Lettres de Femmes* de M. Marcel Prévost. Numéro dense sans lourdeur, comme presque tous les numéros de cette excellente Revue.

Au *Mercure de France*, des vers de M. Pierre Quillard, c'est-à-dire de beaux vers, d'une forme aussi pure que les plus beaux vers parnassiens, obscurcis volontairement pour être mystérieux. — M. Théodore Randal a découvert que l'idée du devoir est « une idée fixe qui ressortit à la Pathologie sociale. » Il l'appelle encore « la plus funeste impulsion hystérique qui ait jamais obsédé les nerfs malades des hommes. » Il a mis beaucoup de savoir au service de cette thèse qu'on dirait issue de l'esprit d'un

Barrès grave, sortant d'une lecture trop prolongée de Cabanis, et prenant au sérieux une plaisanterie physiologique. — Agréables humoristiques de M. Jules Renard, qui a beaucoup d'esprit. — Petits aphorismes de M. Louis Dumur, qui gâte le genre.

Vient de paraître la *Recue jeune*. Nous lui souhaitons bonne chance. M. Maurice Pujo se promène *A travers l'Art et la Vie* et découvre ça et là de vastes perspectives. Beaucoup d'idées, qui se font peut-être du tort en rongant l'une l'autre leurs contours. — M. Paul Davray commence une série de portraits d'actrices *systématisés*, et qu'il lie les uns aux autres d'une façon arbitraire, mais intéressante. Cette fois-ci, c'est Réjane qui est mise en syllogismes. Vous dire qu'elle y est à son aise, ce serait mentir. Mais l'entreprise est curieuse, et réussira mieux sans doute pour une actrice moins difficile à réduire en théorèmes, Mlle Bartet, par exemple, dont M. Paul Davray annonce le portrait pour le prochain numéro. — De M. Henri Delacroix, un substantiel article sur Goëthe et Beethoven.

Dans l'*Ermitage*, un curieux poème en prose inédit de Barbey d'Aurévilly. — Oh! curieux, rien de plus. — Des vers mystérieux, eux aussi, de M. Adolphe Retté, — mystérieux comme tous les vers que publient les revues d'aujourd'hui. Il y en a de fort beaux, comme ceux de Pierre Quillard, d'Adolphe Retté, et surtout de Henri de Régner. Mais combien d'autres, sous prétexte de symbolisme, mettent des voiles épais à de pauvres idées!

F. G.

On a donné ce mois-ci, dans un salon ami de la jeune littérature, le *Songe de la Belle au Bois*, conte de fées en six tableaux (vers et prose) de M. Gabriel Trarieux, musique de M. Cesare Geloso, décors de M. Maurice Denis. L'intelligent admirateur de Maeterlinck et d'Henri de Régner a traduit sous une forme scénique cette idée, qu'un mouvement de charité sincère donne seul le sens du bonheur et de la vie complète, — symbole ingénieusement développé au cours de l'histoire enfantine au dénouement de laquelle la plupart des nourrices n'avaient pas encore attaché cette interprétation désormais plus suggestive. On a goûté la sobriété voulue du dialogue et aussi la richesse harmonieuse qui est l'une des qualités maitresses de M. Gabriel Trarieux. On a également senti la saveur des accompagnements spécialement écrits par M. Cesare Geloso, celle des décors, — si préhistoriques et malgré cela toujours si modernes, — composés par M. Maurice Denis, et, somme toute, d'une mise en scène et d'une interprétation infiniment supérieures à celles que M. Gabriel Trarieux eût trouvées, par exemple, au Théâtre d'Art.

A la suite de nos récents articles sur Frédéric Nietzsche, nous avons reçu de source autorisée la communication suivante que nous nous empressons de traduire et de publier. Elle rectifie plusieurs inexactitudes commises par un littérateur adroit, mais mal informé :

« 1° Nietzsche ne se trouve aucunement dans la maison de fous badoise où un ami de M. de Wyzewa prétend l'avoir vu. Il a été placé quelque temps dans une maison de santé en Thuringe; mais il vit depuis assez longtemps déjà auprès de sa mère, avec laquelle il va se promener tous les jours. Il se porte presque tout à fait bien, parle avec bon sens, plaisante même volontiers; mais il a perdu l'intérêt qu'il portait aux choses de la philosophie, de la littérature et de l'art, et de même tout désir de production; à ce point de vue, il n'y a aucun changement à attendre. Le philosophe, l'écrivain, l'artiste en lui est mort; l'homme vit; il est tout aussi *pareil à un homme* que M. de Wyzewa.

« 2^o Il est faux que la quatrième partie d'*Ainsi parla Zarathustra* soit le dernier ouvrage achevé par Nietzsche. Au contraire, elle fut reproduite aussitôt terminée, mais seulement en manuscrit et à petit tirage, pour les amis personnels de l'auteur.

« Par conséquent, *Au-delà du Bien et du Mal*, la *Généalogie de la Morale*, le *Crépuscule des Faux Dieux*, le *Cas Wagner*, — ainsi qu'une brochure inédite, traitant le même thème que le *Cas Wagner*, — sont postérieurs à la quatrième partie de *Zarathustra*. La couverture de ce dernier livre porte l'année 1885 comme indication de date, ce que M. de Wyzewa mentionne; aussi son erreur paraît-elle malaisément saisissable. M. de Wyzewa, tout au long de son article, n'écrit pas une seule fois correctement le nom de Nietzsche; et de même, au lieu du pasteur *Dehler* (dont il parle) c'est le pasteur *Ehler* qu'il faut lire. »

Au moment de mettre sous presse, un savant ami de Frédéric Nietzsche, nous envoie d'ailleurs sur le philosophe allemand des renseignements biographiques que certains de nos lecteurs nous sauront gré de transcrire à leur intention :

« Frédéric Nietzsche est né le 15 octobre 1844 à Lutzen, au sud de Leipzig. Son père était précepteur à la cour du duc d'Altenburg et devint plus tard pasteur; il mourut en 1848 à la suite d'une chute dans une cage d'escalier. Frédéric Nietzsche fréquentait le gymnase de *Schul-Pforta*, près de Naumburg-sur-Saale. En 1863, il se rendit à l'Université de Bonn et suivit surtout les cours de l'illustre philologue Rietschel, qui fut ensuite nommé à Leipzig, où Nietzsche l'accompagna. Comme étudiant, Nietzsche attirait déjà l'attention publique par des essais sur la littérature grecque et latine. Le premier d'entre eux se rapporte à Théognis. Ceux qui connaissent Frédéric Nietzsche ne s'étonneront point de ce choix, s'ils songent que ce poète lui offrait justement l'image des castes anciennes. En 1868, l'Université de Bâle nomma Nietzsche professeur de philologie classique. Nietzsche, qui était encore étudiant, se préparait à passer son doctorat; mais les professeurs de Leipzig lui dirent: « Puisque vous êtes déjà professeur, ayez le titre de docteur! » Et ainsi ils le nommèrent docteur *honoris causa*, fait unique dans l'histoire universitaire. En 1878, il quitta cette chaire à cause d'une maladie des yeux et vécut ordinairement en été dans les Alpes, spécialement à Sils-Maria dans l'Engadine, et en hiver à Gênes, à Venise ou à Nice. Il avait voulu passer à Turin l'hiver de 1888-1889; mais dès les premiers jours de janvier 1889 il fut atteint par une cruelle maladie causée par l'usage immodéré du chloral dont il se servait pour calmer ses insomnies... Tous ses ancêtres paternels et maternels furent des gens gais et robustes, dont la plupart atteignirent l'âge de quatre-vingt-dix ans. La famille de Frédéric Nietzsche était d'origine polonaise. Son véritable nom patronymique est *Niezky*. »

Nous remercions ici notre correspondant qui préfère, croyons-nous, garder l'anonyme.

Le *Banquet*, qui entretient ses lecteurs de tout ce qui se passe d'intéressant dans la littérature, la philosophie ou l'art étrangers, recommande à tous les curieux de publications cosmopolites la *Revue des Revues*. Ce périodique, comme l'indique son titre, choisit dans toutes les revues françaises et étrangères les articles les plus remarquables ou les plus intéressants au point de vue de l'actualité. Ces extraits sont faits avec un rare discernement, et il n'est pas de numéro de la *Revue des Revues* qui ne contienne plusieurs fragments politiques ou littéraires dignes d'être recueillis. Le dernier numéro, par exemple, contient les articles suivants : *La Religion de l'Acenir*, *Zola jugé par Lombroso*, le *Pouvoir temporel du Pape* par M. Crispi, le *Spiritisme contemporain*

par M. Pierre Janet. Enfin, on trouve souvent des portraits de littérateurs français dus à la plume de critiques anglais ou allemands, et qui nous apprennent ce qu'on pense au-delà des frontières de nos auteurs préférés, appréciations toujours intéressantes.

..

LE LIVRE D'OR DE LA COMTESSE DANIEL :

I

Certains hommes sont faibles parce qu'ils ont des passions et d'autres sont faibles parce qu'ils n'en ont pas : ceux-là ont perdu tout de la vie, même ses faiblesses.

II

Quand ce ne serait que pour les vaincre, il faut avoir des passions.

III

Ah! que je plains l'enfant qui n'a pas eu de mère! C'est en luttant avec sa mère que l'homme apprend à connaître les femmes; un homme qui n'a pas eu de mère doit être un jouet dans leurs mains.

IV

« Tout est effrayant quand on y pense. » M. Mæterlink a dit cela; il est peureux apparemment, et j'ai même droit à dire : « Tout est comique quand on y pense. »

Réd.

AVIS

A partir du 1^{er} juin LE BANQUET reçoit ses abonnés et ses lecteurs tous les mercredis de quatre à six heures.

Le Gérant : A. HAUSER.

EN VENTE AUX LIBRAIRIES

Marpon et Flammarion, boulevard des Italiens, 10 ;

Léon Vanier, quai Saint-Michel, 49 ;

Achille, rue Laffitte, 1 ;

Brasseur, galeries de l'Odéon, 8.